





# ARTISTE? ET SINON TU FAIS QUOI?

rencontre # 7

*QUIÉN PODRIA, EN UNA CASA EN LLAMAS, SENTARSE, CON EL CO-  
RAZON CONTENTO, A ESCRIBIR MEMORIAS SOBRE EL SENTIDO DEL  
COLOR EN LAS LANGOSTAS?*

*QUI POURRAIT, DANS UNE MAISON EN FLAMMES, S'ASSOIR, LE  
COEUR LÉGER, ET RÉDIGER DES MÉMOIRES SUR LE SENS DE LA  
COULEUR CHEZ LES LANGOUSTES?*



**URGENT PARADISE**

Lausanne, Suisse

05 — 10 mars 2018



A une date improbable – pour moi, aujourd’hui – à la fin des années 30, Wilhelm Reich conclut une conférence avec la phrase qui titre cette rencontre (sa publication et son “olla común”). Wilhelm n’est pas un sujet, sa conclusion, délibérément extraite de son contexte, est notre prétexte.

Il y a quelques années – pas tant que ça en tout cas – nous avons commencé à nous poser certaines questions qui impliquaient une réflexion sur l’énergie libérée dans l’élaboration d’une *oeuvre* et sur les possibles effets que celle-ci pourrait produire sur un *public*. Le sacrifice temporel qui alimentait la promesse d’un éventuel succès, d’une récompense, expliquait le fait de s’offrir joyeusement à ce sacrifice. Accepter la précarité comme forme de vie, se justifiant par le plaisir d’y en être, ne paraissait pas si étrange... finalement on était au *nord* du *sud*.

Mais qu’est-ce qu’il reste de tout ça aujourd’hui?

Mhhhh...

Et puis l’art?

Sans juger les pratiques de certains pairs, nous décidons de lancer la question avec une intention simple : diluer la dichotomie entre art, comme champ de création et de recherche, et vie. Ou de manière crue : quel est le sens de s’inventer un « sujet de recherche », quand la réalité elle-même, dans sa plus pure et transparente évidence, nous présente à nous-mêmes comme un *sujet* en soi?

La question implique une vision critique.

La verbalisation de la question, une intention de partage.

Mais partage de quoi?

De la précarisation des métiers ?

De la dilution du *rôle* de l’artiste ?

De la précarisation de la vie ?

Et de nouveau la promesse, presque comme une religion, qui te sauve, mais en étant déjà mort.

Formuler la question,  
la partager,  
assumer la réalité,  
(la) vomir,

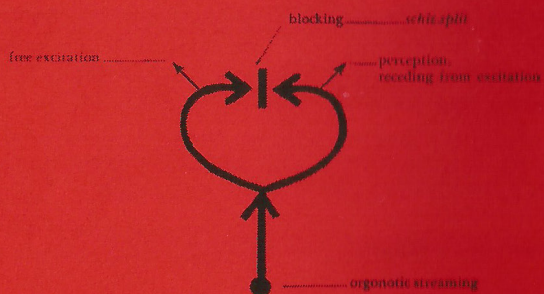
et croire que nous sommes meilleurs pour avoir généré cette “auto-conscience”.  
Meilleurs pour faire de l’art, comme si l’art était une enclave éthique, une enclave pour les éthiques.

Voleurs !!!!!!!!! On est que des voleurs !!!!!!!!!

Revenir vers un art banal qui permet aux esprits saouls et mondains de se réjouir sans culpabilité ?

Sans la culpabilité qui implique la rédaction de mémoires sur le sens de la couleur chez les langoustes?





Schizophrenic split, due to blocking of perception of excitation; excitation is perceived as "strange," "foreign" or "removed"



*Il n'y a pas si longtemps, lorsqu'on rencontrait quelqu'un, il était encore naturel de lui demander : « Alors, vous faites quoi dans la vie ? » Et la réponse venait elle aussi assez naturellement. On arrivait encore à dire quelle position on occupait dans l'organisation générale de la production. Cela pouvait même servir de carte de visite. Entre-temps, la société salariale a tellement implosé que l'on évite, désormais, ce genre de questions. Tout le monde bricole, se débrouille, essaie, bifurque, fait une pause, reprend. Ce n'est pas juste socialement que le travail a perdu de son éclat et sa centralité, c'est existentiellement.*

comité invisible



## Bonjour!

Après avoir lu *Les Détectives Sauvages* de Roberto Bolaño, j'ai commencé à imaginer comment il décrirait ma vie en Europe.

Le livre raconte les aventures d'Arturo (écrivain chilien, qui serait en fait Bolaño) qui quitte le Mexique, son pays de résidence, pour aller en Europe. D'abord il arrive en Espagne où il travaille comme veilleur de nuit dans un camping, là, les gens l'appellent le Shérif. Il travaille également en faisant la vaisselle dans le bar Cuerno de Oro à Barcelone, puis il écrit des articles dans un journal madrilène à un prix très bas. En parallèle, Bolaño raconte l'histoire de Ulises Lima (écrivain mexicain, qui serait en réalité Mario Santiago Papasquiaro) qui arrive du Mexique à Paris, mais qui étrangement travaillait pas, peut-être parce qu'il parlait un « français infâme » et qu'il passait son temps à lire, avec des livres sous le bras. Plusieurs personnages dans le livre, en particulier une femme française nommée Simone Darrieux (peut-être également basée sur une personne réelle), se demandent ce que fait Ulises (il y a toujours des amis qui passent leur vie sans travailler, ou à peine, et on se demande comment ils font pour vivre). Parfois, il remplaçait quelqu'un pour faire le ménage dans les bureaux d'une agence de certains péruviens, des écrivains aussi. Au Mexique, ils disent qu'il vendait de la drogue. Enfin, il a travaillé (seulement quelques jours) sur un navire appelé Isobel, clairement pas à Paris mais à Port-Vendres. Plus tard, à Vienne, il a survécu en volant avec son ami Heimito.



# PAINTING AFTER POST MODERNISM

KARINE LALIEUX, ALDERWOMAN OF CULTURE, CITY OF BRUSSELS  
ROBERTO POLO, DIRECTOR, ROBERTO POLO GALLERY, BRUSSELS  
REQUEST YOUR PRESENCE AT THE OPENING OF THE EXHIBITION

## PAINTING AFTER POSTMODERNISM | BELGIUM-USA

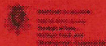
CURATED BY BARBARA ROSE

ORGANISED BY ROBERTO POLO GALLERY IN COLLABORATION  
WITH THE CITY OF BRUSSELS AND CINÉMA GALERIES, BRUSSELS  
UNDER THE HIGH PATRONAGE OF HER MAJESTY THE QUEEN OF THE BELGIANS

IN THE PRESENCE OF  
GIDIER REYNOLDS, DEPUTY PRIME MINISTER AND  
MINISTER OF FOREIGN AFFAIRS OF THE KINGDOM OF BELGIUM  
YVAN MAYEUR, MAYOR OF THE CITY OF BRUSSELS  
WITH THE SUPPORT OF THE EMBASSY OF THE UNITED STATES OF AMERICA

WEDNESDAY THE 14TH OF SEPTEMBER 2016, FROM 6PM TO 10PM  
VANDERBORCHT, RUE DE L'ECUYER 50  
BRUSSELS 1000, BELGIUM

CONTACT: [PAINTINGAFTERPOSTMODERNISM@GMAIL.COM](mailto:PAINTINGAFTERPOSTMODERNISM@GMAIL.COM)  
[WWW.PAP.BRUSSELS](http://WWW.PAP.BRUSSELS)





## Menu Grand ou Moyen?

Carolina Matamala Contreras, Mc Donald's, rue Dunkerque, Paris, septembre 2017. Il y a deux ans j'ai quitté Santiago du Chili pour étudier à Paris. Ici, j'ai cherché un travail alimentaire (sans bourse, Paris est très chère). Étrangement je me suis mise à travailler dans un Mc Donald's, dont ils m'ont appelé alors que je ne leur avais jamais laissé mon CV.

Mc Donald's a été mon premier travail à temps partiel après de nombreuses années, lorsque j'avais commencé à étudier l'architecture en 2000. J'ai commencé dans les librairies en enveloppant les cadeaux que les gens achetaient à Noël. Avec cet argent, gagné sur une période de deux ou trois semaines, je pouvais payer mes cours de danse contemporaine (ma vraie passion à l'époque). J'ai recommencé plusieurs années, puis j'ai travaillé dans un centre d'appels pendant l'été. Plus tard, je suis allée au Canada où j'ai travaillé dans une pizzeria et où j'ai distribué un magazine hebdomadaire aux maisons d'un quartier sous la neige et par 30 ° en dessous de zéro. J'ai également fait le ménage dans un centre de danse contemporaine à Edmonton, où en échange je prenais des cours. De retour au Chili, j'ai travaillé dans un café, c'était mon dernier travail alimentaire jusqu'à, 10 ans plus tard, être embauchée chez Mc Donald's à Gare du Nord. Cette fois-ci, l'argent n'était pas pour les cours de danse, mais pour survivre à Paris.







*Le travail libre et créateur devrait être pour chacun le moyen de déployer la totalité de ses capacités : parler d'activité créatrice devient pléonastique, car l'agir humain, dans une telle conception, ne peut s'exprimer pleinement qu'à condition de ne pas se transformer en moyen pour obtenir autre chose, et notamment un gain, de ne pas être dépossédé de son sens, de ses motivations intrinsèques, ni du résultat de son action. Cette forme générique de dépense de soi a pour premier et paradoxal bénéfice de permettre à l'individu de se connaître, de prendre possession de soi, d'accéder à l'autonomie, entendue en son sens étymologique.*

Pierre-Michel Menger







## Coca, Frites?

Travailler dans une restauration rapide est amusant et surprenant. Par exemple, il y a un mec qui ne sait dire que des sales mots en espagnol, il crie en pleine cuisine « me duele la polla » (ma bite me fait mal) et il dit qu'il est « el follador » (le baiseur). Ou l'autre mec qui amène sa flasque de vodka pour « s'encourager » et que dire sur la clientèle variée de Gare du Nord ! Elle s'étend du clochard aux trafiquants à l'Anglais descendant de l'Eurostar et qui demande un « quarter pound ». Il est incroyable de voir aussi la multitude de vietnamiens embauchés et qui sont éternellement dans la cuisine parce qu'ils parlent à peine français. Parfois, des prénoms fictifs doivent être inventés car leur propre nom est imprononçable. On pourrait faire une symphonie d'onomatopée et de mots homonymes avec leurs prénoms: Luan (loin), Long, Hang, Zu, Ha, Ann, Tuann, Tram, Titam. L'un d'entre eux ferme les yeux, comme «endormi», tout en caressant avec les doigts la salade coupée qui va directement aux sandwiches. Il y a aussi une autre fille malgache qui ironiquement s'appelle Feo (en espagnol ça veut dire moche).

---



# **D'EST EN OUEST VIVE L'ORGONE**

Cloé Breu  
drapeau, 2010



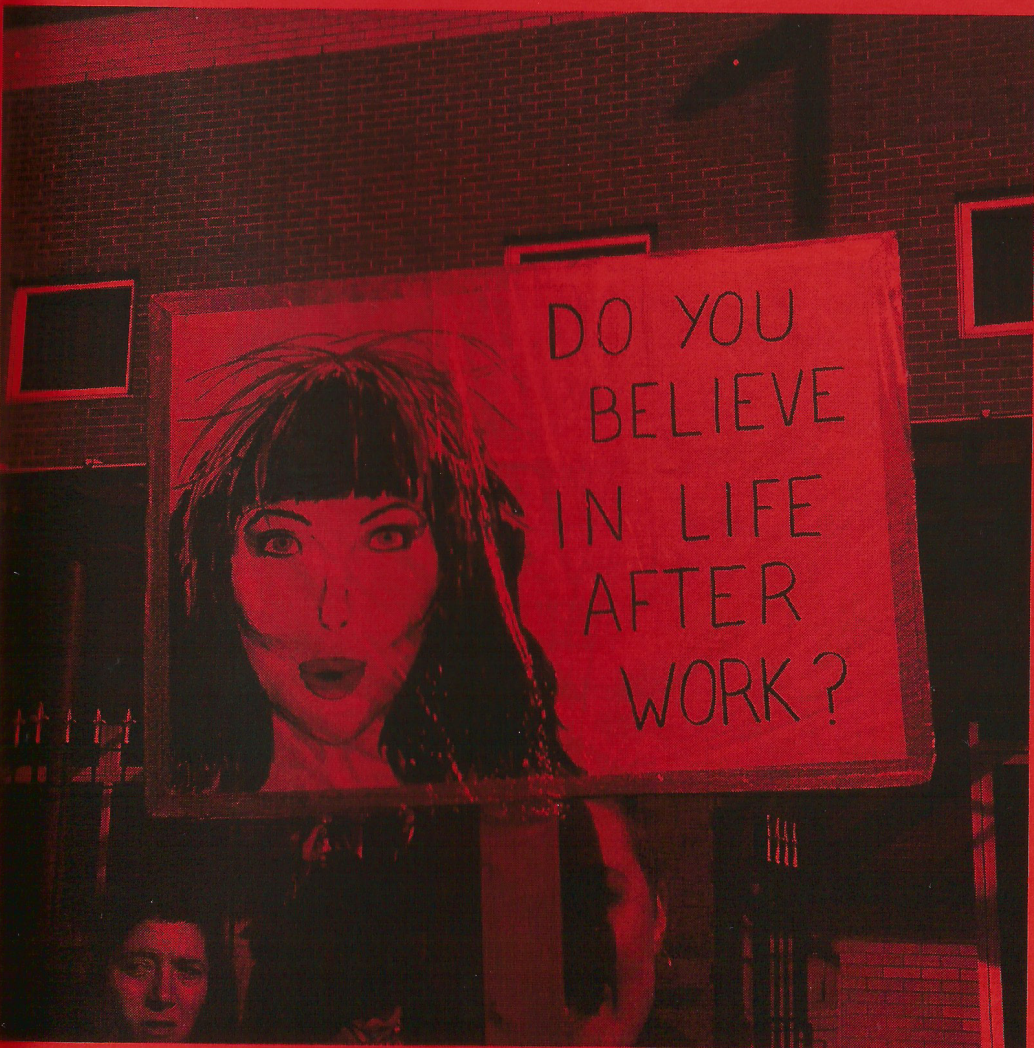
## Á Emporter ou Sur Place?

Être derrière la caisse d'un Mc Donald's est plutôt étrange. Je me souviens qu'au début, j'avais l'impression d'être dans un film de Godard. Parfois, je ne pensais pas que c'était réel. Maintenant, en toute confiance, mes collègues m'appellent Carolina, Carolaina, Caro et María Fatema (un nom qui unit très spécialement les cultures hispanophones et arabes). Et aussi ils m'appellent parfois Andrea (mon deuxième prénom) ou Mafalda (une fille qui est un personnage d'une bande dessinée argentine) ou Caramelo (caramel).

Souvent, dans les aller et retours de chez moi au «McDo», je suis accompagnée par Les Détectives Sauvages de Bolaño et, comme dans le livre, ma vie quotidienne se passe entre deux mondes, l'un est dans la fiction et l'autre dans la réalité, et parfois c'est la même chose.







Eduardo Cruces (proposition)



## Bon Appétit!

Comment l'écrivain Roberto Bolaño décrirait-il mon expérience au Mc Donald's de Gare du Nord ? L'inspiration pullule... peut-être voudrait-il décrire la situation où apparemment tout est très superficiel, mais néanmoins, il donne aux personnages un caractère toujours mélancolique et triste, quelque chose comme : « Dans un des nombreux allers et retours de la caisse aux boissons, elle est restée contemplative en regardant l'eau gazeuse qui tombait dans le gobelet et elle a pensé à sa mère, à son ex et aux rues de Santiago. Elle a pensé à l'Alameda dans un jour de manifestation d'étudiants et au Mc Donald's du Paseo Ahumada, elle n'y allait que pour utiliser les toilettes, tout cela lui semblait très bizarre et familier en même temps. À deux reprises, elle a oublié quelque chose dans les commandes, dans l'une un cheese, dans l'autre une boisson sans glace qu'ils ont demandée expressément. Toutes les quelques minutes sans qu'elle comprenne, elle souriait avec un sourire qui pourrait signifier n'importe quoi » \*





*Les solidarités que l'art a nouées avec l'argent et le « nouveau capitalisme » devraient définitivement nous dissuader d'aborder les questions relatives à l'art comme si elles étaient éternellement protégées. L'autonomie artistique dont nos discours se sont nourris, et se nourrissent encore inopportunément, peut désormais apparaître pour ce qu'elle est : une mascarade que nul ne peut plus prendre au sérieux, sauf à y trouver une illusoire compensation à la situation qui, au sein même du « monde de l'art », perpétue les écarts qui entament le corps social, même si cette situation très complexe ne se laisse pas seulement appréhender à partir des représentations qu'en offrent les institutions et la presse, où à partir du glamour qui illumine désormais l'art — ou du moins certains artistes — d'une nouvelle aura. Car l'art a ses riches et ses pauvres, ce qui ne fait qu'accentuer le contraste qui se manifeste désormais entre les conditions de la production et de la médiation artistiques, et la paupérisation corrélative du milieu artistique.*

Jean Pierre Cometti



\*Carolina Matamala

Comment prendre un menu au Mc Donald's ou sur la littérature de Roberto Bolaño.

Une poésie et un texte en cinq parties :

- 1.- Bonjour! .....page 4
- 2.- Menu Grand ou Moyen? .....page 6
- 3.- Coca, Frites? .....page 8
- 4.- Á Emporter ou Sur Place? .....page 12
- 5.- Bon Apetit! .....page 14

Sión, poésie de Cesárea Tinajero (il se dit qui est Concha Urquiza) extraite du livre Les Détectives Sauvages :

\_\_\_\_\_





## CREDITS

Louise Mestrallet et Cristián Valenzuela  
textes originaux et traductions

Jean Pierre Cometti  
L'ART RICHE, dans L'ART ET L'ARGENT

comité invisible  
MAINTENANT

Eduardo Cruces  
(proposition)  
DO YOU BELIEVE IN LIFE AFTER WORK

Cloé Breu Verplaetse  
D'EST EN OUEST, VIVE L'ORGONE

Carolina Matamala  
COMMENT PRENDRE UN MENU EN MC DONALD'S OU SUR LA LITERATURE DE  
ROBERTO BOLAÑO

Wilhelm Reich  
SCHIZOPHRENIC SPLIT, DUE TO BLOCKING OF PERCEPTION OF EXCITATION

## REMERCIEMENTS

Ascanio Cecco  
Magali Dougoud  
Stéphanie Rosianu  
Léonie Vanay  
Myriam Ziehli  
Simon Wunderlich  
Massimiliano Baldassarri



# 6

Printed in Lausanne

Ex N° 1 / 40

a collective non-design